

parti socialiste a toujours réclamé la liberté du droit d'association, et que ce droit n'a été aboli que par des régimes réactionnaires. En conséquence, il dépose le vœu suivant :

Un projet de loi sur la liberté d'association sera immédiatement inscrit à l'ordre du jour des débats parlementaires. Le Conseil invite les élus de Paris à soutenir ce projet à la tribune et, à défaut de projet gouvernemental, à déposer une proposition de loi avec demande d'urgence tendant au même but.

M. A. Rozier, socialiste, soutient que ce vœu ne se concilie pas avec celui qui a été émis antérieurement quant à la suppression des biens de mainmorte. Aussi les vrais républicains doivent, selon lui, voter l'ordre du jour.

— Si vous voulez, réplique M. Julien Caron, le retour des biens de mainmorte à la nation, il faut appliquer la même mesure aux biens des sociétés juives, protestantes et maçonniques. Le mieux est donc d'accorder la liberté à tout le monde, car toute restriction à la liberté est le fait de sectaires.

Sur ces mots s'engage un violent débat auquel prennent part, avec une énergie rare, MM. Dubuc, Ernest Caron, Poirier de Narçay, Brard, Landrin, Arnould-Duval, Patenne, Alpy, etc.

M. Rozier, socialiste, dépose « pour mettre d'accord l'assemblée » le vœu suivant :

Le Conseil émet le vœu que les biens de mainmorte fassent retour à la nation.

Le vœu de M. Julien Caron est d'abord adopté par 44 voix sur 44 votants.

Ensuite, celui de M. Rozier est adopté par 45 voix contre 33 sur 77 votants. Il y a donc des cas où les socialistes peuvent avoir la majorité? C. Q. F. D.

Henri Hamoise.

## Figaro à la Bourse

Mercredi 4 juillet.

C'est encore une bien mauvaise séance que celle-ci. Elle a été mauvaise à Londres, malgré une tentative de raffermissement au début, mauvaise notamment à Berlin, d'où arrivent des dépêches aussi laconiques qu'éloquantes, et qui se peuvent résumer de la manière que voici : « Cours en déroute ». C'est le discours de l'Empereur qui agite ainsi le marché allemand, où on considère la guerre avec la Chine comme virtuellement déclarée.

Les impressions qui se manifestent là-bas avec tant de violence devaient nécessairement avoir une répercussion ici, où on se montre également très ému des nouvelles chinoises. C'est donc un recul général et accentué que j'ai à enregistrer. Les mines d'or seules n'accusent pas de trop fortes diminutions; cependant, elles ont perdu leur belle fermeté de tous ces jours derniers. Sur nos rentes, le recul a pris une grande ampleur — ce qui est dû en partie à une circonstance particulière : c'était aujourd'hui le jour des paiements par les clients des différences résultant de la dernière liquidation. On ne signale aucune défaillance; mais il paraît certain que beaucoup de spéculateurs ont vendu des rentes pour pouvoir faire honneur à leurs engagements. Toujours est-il que le 3 0/0 perd 35 centimes à 99 77 et le 3 1/2 0/0 37 centimes à 102. Au comptant, les moins-values sont à peu près identiques à celles du terme.

Les pertes sur les valeurs étrangères se forment comme suit : 22 centimes pour l'Extérieure à 72 15, 60 centimes pour l'Italien à 93 90, 10 centimes pour le Portugais à 23 85, un demi-point pour les 3 0/0 russes 1891 et 1896 à 85 25, 32 centimes pour le Turc C à 25 27, 15 centimes pour le D à 22 80. La Banque ottomane recule de 6 francs à 541. Les rentes brésiliennes restent fermes, notamment le 4 0/0 à 67 45.

La Banque de Paris à 1,075, et le Lyonnais à 1,032 perdent 31 et 14 francs. La perte n'est que de 6 francs pour la Banque internationale à 500 et de 3 francs pour le Comptoir à 600. Les autres, comme hier.

Baisse de 20 à 23 francs sur l'Est à 1,085, le Nord à 2,375, l'Orléans à 1,720. Le Lyon recule de 13 francs à 1,815, le Midi de 8 fr. à 1,317. Le Métropolitain reste sans changement à 430. Les chemins espagnols ne varient que de quelques points.

Le Gaz passe de 1,140 à 1,130, la Traction de 231 à 225, l'Est Parisien de 555 à 540, les Sels gemmes de 775 à 760, le Suez de 3,550 à 3,520, la Thomson-Houston de 1,365 à 1,345, le Rio de 1,313 à 1,302. La Parisienne électrique est calme à 258. Les Wagons-Lits regagnent 20 francs à 545.

La Rand Mines recule de 14 fr. à 1,011, la De Beers de 11 fr. à 672. Sur les autres mines transvaaliennes, les différences, en moins naturellement, sont de 4 fr. au maximum. A Londres, les mines australiennes sont faibles, la Golden Horse Shoe à 13 5/8, l'Ivanhoe à 12 1/4, la Lakeview à 14 5/8, la Boulder pers, à 11 1/2, etc.

Le Boursier.

### INFORMATIONS FINANCIÈRES

Un coupon de 35 francs a été détaché le 1<sup>er</sup> juillet sur les actions des Tramways de Paris et du département de la Seine : le cours actuellement coté s'entend « ex-coupon ». L'assemblée extraordinaire du 30 juin a reconnu la sincérité de la déclaration de souscription à l'augmentation du capital et du versement du quart sur chacune des 10,000 actions nouvelles.

— On nous informe à l'instant que la ligne de Vanves à Paris Champ-de-Mars a été reçue ce matin par le service technique et que l'ouverture officielle est fixée au 10 juillet.

## LES THÉÂTRES

**Opéra-Comique :** *Phaëbé*, ballet en un acte, de M. Georges Berr, musique de M. André Gédalge, chorégraphie de Mme Mariquita.

La représentation de *Phaëbé*, donnée hier en fin de spectacle à l'Opéra-Comique, et par conséquent commencée très tard dans la soirée, s'est achevée après minuit, sans avoir été précédée de la répétition générale à laquelle on a coutume d'inviter la critique. Je n'ai donc point le loisir de rendre compte longuement aujourd'hui de la petite œuvre que je viens d'entendre, et qui d'ailleurs, je l'annonce avec plaisir, a été bien accueillie. En voici le sujet, résumé au plus bref :

Tous les Pierrots sont amoureux de la Lune dont les chauds rayons les enveloppent et les enflamment. Ils l'appellent, la désirent, voudraient la contempler de moins loin, la posséder. Un astronome est là qui, par le mirage des verres grossissants, les contente. Phaëbé descend vers eux, belle et éblouissante. Pour l'avoir, ils se querellent, se battent, se blessent au sang. De deux amis inséparables elle a fait de farouches ennemis, et l'un est à terre, comme mort. Mais l'illusion s'évanouit. La Lune remonte au ciel et son départ, qui réconcilie les Pierrots, guérit à jamais ceux-ci de leurs dangereuses chimères.

Sur ce scénario, que M. Georges Berr a ingénieusement agencé, M. André Gédalge a composé une partition tantôt poétique et gracieuse, tantôt sautillante et légère, toujours d'écriture soignée. Bien que, à mon avis, elle manque de l'unité de style nécessaire à un ouvrage de ce genre, elle atteste cependant le savoir, la conscience et le talent du distingué musicien qui l'a écrite.

L'orchestre de M. Marjulla joue de son mieux, et Mlle Mariquita la pare d'amusantes chorégraphies. Phaëbé c'est

Mlle Edea Santori, qui danse joliment, et l'astronome c'est M. Gourdon, qui grimace gaîment.

Avant ce ballet, dans *Hansel et Gretel*, Mlle Delorn a remplacé au pied levé Mlle Delna et s'est acquittée non sans adresse d'une tâche difficile entre toutes.

Alfred Bruneau.

### Comédie-Française: *Cabotins!* (reprise).

En d'autres temps, je n'aurais goûté qu'à moitié l'idée de reprendre *Cabotins!* Aujourd'hui, je la trouve excellente et l'événement m'a déjà donné raison. Le public, en effet, est venu en nombre et s'est divertit. Car, si cette comédie n'est pas la meilleure qui soit dans l'œuvre de Pailleron, elle est, justement pour cela, moins connue que d'autres et n'a pas épuisé le cycle des « tournées ». Elle est, de plus, très accessible à tous. Faite de deux éléments superposés, un drame et une satire, elle est variée. Le drame, il est vrai, est quelque peu pleurnichard et banal, et la satire, toute de surface, d'un esprit trop facile et pas assez choisi. Mais, à l'heure actuelle, ce qui importe surtout, c'est de donner des pièces qui ne soulèvent pas de discussions, vont à tout le monde, et, dans leur mouvement sans ennui, permettent à la Comédie de faire donner sa troupe en de nombreux personnages. *Cabotins!* réunit ces conditions. Il me paraît superflu de raconter cette pièce par le menu, car elle n'est pas si ancienne qu'elle soit oubliée. Le drame, c'est l'aventure d'une jeune fille sans nom et sans famille, recueillie par charité dans une maison dont la maîtresse la choisit d'abord, pour l'humilier et la chasser lorsqu'elle croit trouver en elle la rivale d'un amour adultère. La jeune fille, très suspectée, très calomniée, se réfugie dans la maison d'un brave sculpteur qui l'aime, s'innocente et épouse son amoureux. Elle se retrouve même un père. Fable banale, bien présentée d'ailleurs par un auteur à qui l'adresse ne fit que rarement défaut. Quant à la satire, dès l'origine je fis mes réserves. La parodie des sociétés artistiques de province, la caricature de la vie politique du Midi, gaies certes, parfois justes, manquent cependant de la finesse essentielle à qui veut railler. Bien que je n'aime pas beaucoup les comparaisons, il est impossible que Pégomas, le politicien, ne fasse pas penser à Numa Roumestan de Daudet. Quelle différence! Pégomas est un simple faiseur, de tous les pays, en réalité, qui a l'allure d'un Gaudissart. Numa, encore que Daudet n'ait pas craint parfois de le faire caricatural, est d'une merveilleuse complexité, type parfait des vertus et des défauts d'une race, hâbleur et crédule, enthousiaste de soi-même, avec des bontés de brave homme, des faiblesses et des cruautés inconscientes d'enfant. Je crois vraiment qu'on a eu raison de dire que, de même que le diamant taille et raye seul le diamant, la critique de l'esprit du Midi s'alourdit et reste incomplète quand ce n'est pas l'esprit du Midi qui l'inspire.

Mais si l'œuvre reste décidément de second ordre, il n'en est pas de même de son interprétation, qui est excellente. M. de Féraudy est plein de verve, de gaieté et aussi de mesure dans le rôle de Pégomas, et cette gaieté fait oublier ce que le personnage a d'un peu déplaisant. M. Leloir a composé avec sa sûre science le rôle de Laversée, le savant dont les ambitions rappellent celles du Maréchal d'Augier, moins près du vaudeville. M. Albert Lambert a été tout à fait remarquable en jouant le sculpteur amoureux. Il a mis, dans l'expression d'un amour que sa naïveté fait admirable, une sincérité et une vérité qui ne permettent pas de s'arrêter un instant à la banalité du rôle. L'émotion très simple de M. Laugier nous empêche également de trop reconnaître dans Grigneux, l'artiste « perdu par une femme », une figure déjà traitée de façon moins mélodramatique, et avec plus de nuances, dans *Diane de Lys* et *Sapho*. La Comédie s'est encore honorée, une fois de plus, en confiant à des sociétaires des rôles de petite importance — tels que ceux que tiennent MM. Truffier et Berr, — rôles de littérateurs et d'artistes surannés et empruntés à *la Vie de bohème* bien plus qu'au milieu contemporain. Je dois encore citer M. Louis Delaunay, l'amant adoré de Mme de Laversée, encore que je ne lui aie pas trouvé assez d'autorité et de sécheresse dans ce personnage de médecin « homme à femmes ». Je nomme encore M. Villain, qui a bien composé le type du sculpteur sur le retour, habile à se faire accepter par les « jeunes » en les flattant, et MM. Falconnier, Dehelly, Esquier, Hamel complètent un ensemble rare. Les rôles de femme sont nombreux également. Celui de Mme de Laversée, créé par Mlle Brandès, a été conservé par elle. Il a été joué avec beaucoup de passion et de feu, et l'actrice, quand elle exprime la douleur qu'elle ressent à aimer encore un homme qui ne l'aime plus, a eu de très beaux accents de sincérité. Mais, à tout dire, ce rôle de passion semble détonner dans la pièce. Entre un mari ridicule et un amant qui n'est qu'un vulgaire petit « arriviste », il ne me paraît pas qu'il y ait place pour un amour presque tragique. Mlle Bertiny tient le personnage de Valentine, qui est fort difficile; car il y a en elle une fille inconséquente, qu'on ne voit pas, et une jeune première classique. Elle y a pourtant réussi. Comme pour les hommes, il y a beaucoup de petits rôles distribués avec soin. Mlle Leconte — qui sait être autre chose qu'une jeune victime! — a été charmante en jouant certaine baronne dont la curiosité artistique s'aiguise d'une pointe de vice. Mlles Delvaire, Génat, ne font que passer dans la pièce, ainsi que Mlle Lynnes, modèle, divette ou servante. Enfin, le rôle plus important de Mme Cardéven la mère du sculpteur amoureux, a été pris par Mme Thérèse Kolb. Elle l'a joué avec sa grande sûreté et, peut-être, un peu trop de bonhomie. Il y a des moments où cette mère, qui évoque les idées de devoir et d'honneur, peut avoir une allure presque tragique, malgré la simplicité de sa condition. Ainsi Mlle Agar avait compris son rôle de mère dans *les Fourchambault*. Je m'excuse de tous ces souvenirs qui ne sont pas dans ma coutume de critique. Mais c'est une fatalité. Tout dans *Cabotins!* me donne la sensation de quelque chose de déjà vu, ce qui n'est pas contradictoire, d'ailleurs, avec le succès que je prévois pour cette reprise.

Henry Fouquier.